427

pierre et
Marie

VE

PIERRE ET MARIE

OU

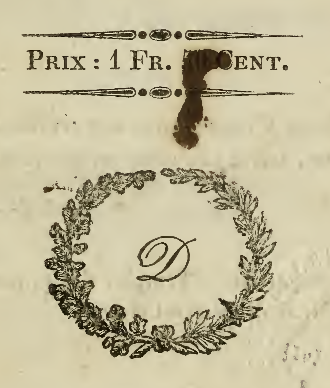
LE SOLDAT MÉNÉTRIER

COMEDIE - VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DEVILLENEUVE, DUPEUTY ET LANGLÉ,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THEATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 6 JANVIER 1824.

PRIX : 1 FR. [illegible] CENT.



PARIS,

AU MAGASIN DE PIECES DE THEATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

Cour des Fontaines, nº. 4, et Passage de Henri IV,

nºs. 12 et 14.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JACQUES TELL, vieux montagnard (1) suisse	M. *Emile.*
MARIE, sa fille	Mlle *Florigny.*
PIERRE. jeune paysan	M. *Numa.*
FRITZ, soldat	M. *Bernard-Léon.*

La Scène se passe en Suisse.

(1) Ce rôle appartient à l'emploi des grimes, c'est par complaisance que M. Emile s'en est chargé.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

PIERRE ET MARIE

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un site montueux. A gauche un châlet avec un enclos. Dans le fond à droite, un chemin qui conduit à la montagne. Sur le devant une table de pierre avec des bancs.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, *seule.*

(*Elle descend la montagne avec deux sceaux qu'elle porte sur son épaule, suspendus à un jonc.*)

Air : *Il est plus dangereux de glisser* (Ronde de la Neige.)

Je n'aime qu'à danser,
A valser,
Dans l' village
Ou sous le feuillage,
Mais quand les amans viennent m' presser,
J' leur dis à tous de repasser.

On m' dit que j' suis gentillette,
Mais on ne m'apprend rien,
Un' fillett' l' sait bien.
On m' parle d'amourette,
Mais c'est toujours en vain;
Mon cœur est inhumain!
Et j' repèt' ce refrain,
Monsieur, r'venez demain. (*bis.*)
Je n'aime qu'à danser,
A valser, etc.

Le lendemain arrive,
Bientôt chaque amoureux

Me r'parlant de ses feux,
Vient d'une voix plaintive
Réclamer mes aveux ;
Mais j' leur réponds soudain,
Rapp'lez-vous mon refrain ;
Ce sera pour demain. (*bis.*)
Je n'aime qu'à danser,
A valser, etc.

SCÈNE II.

MARIE, TELL.

TELL, *en dehors.*

Marie, Marie!...

MARIE.

Ah! c'est la voix de mon père.

TELL.

Bonjour, bonjour, fille...

MARIE.

Embrassez moi, père.

TELL.

Eh bien, nos toiles sont-elles étendues sur le pré, le lait est il écrèmé, le troupeau est il dans le verger ?...

MARIE.

Oui, tout est fini.

TELL.

C'est donc pour cela que j'ai entendu au petit jour la chanson du réveil... Je me suis dit: Marie est à l'ouvrage, pourtant je n'aurais pas été fâché de r'poser jusqu'au moment où le soleil est chaud ; hier j'ai veillé si tard.

MARIE.

Oui, mais vous étiez en bonne compagnie.

TELL.

Marie, ce n'est pas bien à toi de t'être sauvée de si bonne heure, comme si le beau clair de lune eut fatigué tes yeux... Le pauvre Pierre était là pourtant, à cause de toi, de toi seule, il est resté sur ce banc jusqu'à minuit, il soupirait...

J'ai regardé ses yeux, j'ai vu des larmes, il m'a fait peine.

MARIE.

Vous avez trop de complaisance, lorsqu'il se plaint, vous le plaignez aussi, et puis quand il est ici c'est pour me dire qu'il m'aime, toujours la même chose... Si je me fâche... il se tait... l'instant d'après il recommence... et c'est à n'en plus finir... je me sauve... il se désespère, il dit qu'il va partir... je reviens... il est encore là... vous, père, ça vous afflige... moi ça m'ennuie...

TELL.

Ta coquetterie nous a fait des ennemis de tous nos voisins, tu as refusé les plus riches partis de notre vallée.

MARIE.

Père, je suis si heureuse ici! Courir dans la prairie, gravir la montagne, chanter à l'ombre de vos vieux peupliers, ou jouer avec l'écho de la forêt... c'est tout ce que j'aime, c'est tout ce que je désire.

Air : *Si j'étais petit oiseau.* (De Whuilem.)

Ah! pourquoi n'ai-je pas les ailes,
Et le vol vif et léger
Des fauvettes, des hirondelles
Qu'au matin je vois voltiger.
Que ne puis-je trouver mon gîte
Sur le rameau que l'air agîte,
Ou bien effleurer le ruisseau!
Je volerais vîte, vîte, vîte,
Si j'étais petit oiseau.

Même air.

Séduit par mon brillant ramage,
Lorsque les garçons du hameau
Viendraient me guetter au passage,
Et me tendre un piège nouveau;
Trouvant mon salut dans la fuite,
J'irais rire de leur poursuite
En gasouillant sur un ormeau,
Je volerais vîte, vîte, vîte,
Si j'étais petit oiseau.

TELL.

Tu dois pourtant regarder dans l'avenir, fille, il te faut un époux. Pierre est si bon... il t'aime si vrai... d'ailleurs

c'est le plus riche garçon d'Appenzel... Vois les troupeaux qui paissent là-bas sur le mont, ces vergers chargés des plus beaux fruits, les sapins du torrent, la pêcherie du Lac, tout est l'héritage de son père, tout sera la dot de sa fiancée...

MARIE.

Pourquoi tant de choses? Nous sommes habitués à notre châlet, il nous garantit de la neige et de la tempête, nos Alpes fournissent à nos besoins, et avec ce que nous vendons du produit de notre enclos, nous pouvons encore nous donner, vous quelques jarres de vieux vin d'Italie, moi quelques jolies soiries de France pour mes habits de fête... et que nous servirait là-bas, dans le bourg une maison plus grande, une chambre mieux lambrissée. Ici, nous sommes seuls, mais nous n'avons à faire la cour à personne, et nous pouvons encore en secourir de plus pauvres que nous.

TELL.

Bien dit, fille, l'aspect d'une chaumière ne repousse pas le malheureux.

Air : *Vaud. du maître du château.* (De Doche.)

Lorsque l'hiver étendant son ravage
Du montagnard a détruit le châlet;
Quand l' voyageur poursuivi par l'orage
Cherche un abri, loin d' l'aride sommet,
S'adresse-t-il, hélas! à l'opulence,
Il est souvent repoussé par fierté,
Va-t-il frapper au seuil de l'indigence,
Il trouve un coin pour l'hospitalité.

MARIE.

Puisque nous sommes si bien, pourquoi donc vouloir changer?

TELL.

Tu n'aimeras donc jamais personne?

MARIE.

Si... vous.

TELL.

Pauvre Pierre, il faut donc qu'il t'oublie... hier, le vieux Zugman et sa fille sont venus le chercher pour l'emmener à la veillée... il est riche, le vieux Zugman! elle est jolie sa fille!

MARIE, *avec dépit.*

Jolie ! pouvez-vous le dire.

TELL.

Elle regarde Pierre avec bonté.

MARIE.

Pour m'affliger sans doute.... mais elle, quel est le garçon du village qui la regarde? qui l'invite à la danse? qui vient au mai nouveau fleurir la porte de son châlet.

TELL.

Du moins elle n'est pas coquette... et Pierre me le disait.

MARIE.

Pierre l'a-t-il accompagnée ?

TELL.

Non, il a voulu s'en aller seul.

MARIE.

(*A part.*) J'en étais sûre. (*haut.*) D'ailleurs que me fait tout cela.

TELL.

Fille, écoute moi, je me fais vieux, je m'apperçois que je décline, mon épaule, là où la balle m'a touché, l'os devient plus sensible aux changemens de temps. En bien, mon enfant, si je viens à manquer, tu seras seule, alors qui te protégera ?

Air : *D'Aristippe.*

On a besoin d'un soutien sur la terre,
Tu t'appuyeras sur moi tant que j' serai là !
Mais hâte toi d' remplacer ton vieux père,
Avec le tems bientôt il comptera ;
Du peu de jours, hélas ! qui m' restent encore,
Profite donc pour combler mon espoir,
Que d' ton bonheur j' puiss' voir naître l'aurore,
Et sans regret je partirai le soir.

Mais le soleil est déjà haut ; je vais au pré me réchauffer aux derniers rayons d'automne. Adieu, fille !

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MARIE, *seule.*

C' bon père, il voudrait Pierre pour fils !... il m'aime Pierre, à ce qu'il dit... oh! oui c'te lettre qu'il m'a remise l'autre soir, et où il me dit qu'il va partir si je suis toujours insensible. Pauvre garçon, depuis se temps là j'ai eu quelqu'fois comme envie de lui répondre... de lui dire... et puis je déchirais la lettre.. Mais je l'apperçois là-bas, j'étais bien sûre qu'il reviendrait... en vérité les amans sont comme le soleil, on les revoit toujours à la même heure. Que va-t-il me répéter encore?... des sermens d'amour. N'ayons pas l'air de le voir... chantons... il ne parlera pas...

SCÈNE IV.

PIERRE *entre*, MARIE *à son rouet file et chante nonchalamment.*

Air : *Pensez à moi.* (d'Antoni Anson.)

Le ruisseau s'échappe et murmure,
Et son onde fuit pour toujours;
L'àstre qui luit sur la nature
Ne s'arrête pas dans son cours.
Le nuage dans l'étendue
S'évanouït légèrement,
Comme l'onde, l'astre et la nue,
L'amour s'enfuit en un moment.

MARIE

Ah! te voilà! Pierre, eh! bien, qu'apportes-tu de nouveau?

PIERRE.

Ce que j'vous apporte, mamzelle, toujours la même chose.. mon cœur.

MARIE.

Tu reviens donc encore ici ?

PIERRE.

C'est malgré moi. . j'allais là-haut voir à quoi se montait ma récolte, il y a au lac un marchand qui veut en traiter.

MARIE.

Tu vas donc encore gagner beaucoup d'argent?

PIERRE.

Plus que d' besoin, mamzelle.

MARIE.

J'en suis saitsfaite pour toi.

PIERRE.

Et moi, je serais bien plus content si vous en preniez la moitié, si vous preniezztout. . . quel plaisir pour moi quand, au retour de nos marchés, je viendrais vous apporter le prix de la vente, et jetter mes écus dans votre tablier. . . femme, dirais-je alors, compte-les et serre tout cela. Maintenant je rentre seul au logis, je jette là l'argent du jour à côté de l'argent de la veille. . . le tiroir s'emplit. . . et pour qui. . . je n' sais pas.

MARIE, *gaîment.*

En bien! prends une autre femme; tiens la fille de Zugmann. . . on dit quelle t'aime, épouse-là, moi je te promets de danser à ta noce.

PIERRE.

Une autre!.. est-ce que je le peux, puisque je vous aime... bien souvent j'en ai eu l'idée. . . pour me venger d' vous.... mais ça vous aurait fait plaisir...

MARIE.

Tu crois ?... en effet, je ne t'ai jamais donné le plus p'tit mot d'espérence. Tiens Pierre je te le conseille.

Air : *de Céline.*

Vas porter ailleurs ton hommage,
Car tu n'auras jamais rien d' moi;
Et chaque fill' de ce village
S'rait heureuse de t' donnar sa foi.

PIERRE.

A plus d'un' riche demoiselle
J'ai r'fusé mon cœur et mon bien;
Mais je donnerais tout pour celle
Qui ne m'a jamais donné rien.

MARIE.

C'est gentil ce que tu dis là, Pierre, mais tu me l'as dit tant d' fois, tu f'rais bien mieux de m'apprendre ces jolis refrains de nos montagnes, et les ranz de nos chevriers que tu chantais si bien autrefois... je suis lasse de tous les airs que je sais.

PIERRE.

Je n' chant' plus, mamzelle.

MARIE.

En ce cas adieu (*revenant.*), mais surtout ne me parle plus d'amour... adresse-toi plutôt à la fille de Zugmann qu'on trouve si jolie? car moi..

Air :

Je n'aime qu'à danser,
Qu'à valser, etc.

Elle rentre.

SCÈNE V.

PIERRE, *seul.*

Elle ne changera donc jamais; pas même de réponse à ma lettre.... j'lui disais pourtant qu' j'allais partir.

Air : *de Téniers.*

Ah! je le sens, je l'aimerai tout' la vie,
Mais à mes vœux jamais elle ne répondra;
Lorsque je songe aux refus de Marie,
Souvent j' rougis de m' trouver encor là...
Je jur' de fuir, je jur' d'être fidèle,
Mais au moment d'abandonner ces champs,
Mon cœur, hélas! jamais ne se rappelle
Que le dernier de mes sermens.

Il s'asseoit sur le banc.

SCÈNE VI.

PIERRE, FRITZ *en grenadier allemand, le sac sur le dos et un violon en sautoir.*

Soldats habillés avec des costumes, moitié paysans moitié militaires allemands.

FRITZ, *à la cantonnade.*

Par ici, par ici, camarades, attachez vos chevaux, prenez garde au dégat, et respect aux propriétés.

Air : *Nouveau de Kabri.* (d'A. Adam.)

J'arrive à pied de la guerre,
Et soldat ménétrier,
J' vas r'prendre dans ma chaumière
Ma place au coin du foyer !
Amis d' la joie et d' la danse
J'apporte des airs de France,
Voulez-vous vous égayer;
Fron, fron, fron,
Je vais accorder mon violon.

Il s'accompagne sur la ritournelle.

Du villageois que je réveille,
J' vois l' visag' se dérider,
A sa table sous la treille,
C'est à qui voudra m' garder !
Ensuite après la ripaille,
Grimpé sur la vieille futaille
Que nous venons de vider !
Fron, fron, fron,
J' fais accorder mon violon.

Vous qui d'une simple charmille,
Entourez vot' petit bien,
Et qui d' payer le quadrille
Souvent n'avez pas l' moyen ;
Tandis qu' sur votre passage
L' rich' baille dans un équipage !
Venez danser, ça n' coûte rien,
Fron, fron, fron,
Pour vous j'accorde mon violon.

Eh bien ! personne ne nous répond, est-ce qu'il n'y a pas ici de jeunes fillettes pour danser, de gais buveurs pour entonner la chansonnette, de vieux soldats pour entendre des récits de guerre... mais quel est ce villageois appuyé sur ce banc ? Eh ! l'ami?

(*Il lui frappe sur l'epaule.*)

PIERRE.

Ah! pardon, m'sieur le soldat, je ne vous voyais pas, j' pensais.

FRITZ.

Eh ! mais je ne me trompe pas, Pierre, c'est toi.

PIERRE, *avec abattement.*

Ah! ah! Fritz, te voilà ! bonjour, bonjour.

(*Il va pour s'éloigner , Fritz le retient.*)

FRITZ.

Eh bien ! comme tu me reçois après six ans d'absence.

PIERRE.

Excuse , ami ; mais comme te voilà changé.

FRITZ.

Que veux-tu, c'est l'effet de la vie de soldat.

PIERRE.

Au départ tu n'étais pas si dégagé.

FRITZ.

C'est que, vois-tu le sabre donne l'air fier , l'uniforme redresse , et la moustache ça fait aimer des filles. Deplus , j'étais maître de danse et prévot d'escrime au régiment ; on me renommait pour mon adresse, et mainte fois , dans un défi, j'enlevai au plus fort, avec la pointe de mon sabre, un bouton de son uniforme.

PIFRRF.

Diable ! ah ça! tu es en permission.

FRITZ.

Non, j'ai mon congé et je r'tourne à la charrue avec ces braves , nous faisons route ensemble, les uns à cheval , les autres à pied... moi j'suis des derniers.

PIERRE.

Mais pourquoi portes-tu donc encore le chapeau et l'habit militaire?

FRITZ.

Pour m'en faire honneur au village...parce que vois-tu, les mamans diront , qu'il est laid: les filles , qu'il est gentil , et les vieillards, v'là comme j'étais.

PIERRE.

Tu ne fais que passer ici ?

FRITZ.

Oui, je ris, je m'divertis sur la route, aussi, comme tu vois mon violon ne me quitte pas, il est là en permanence sur mon sac, il a cinq campagnes et deux coups de feu... au bivouac, nous donnions ensemble des concerts aux camarades; maintenant il me sert dans les veillées pour étourdir les vieilles, faire sauter les jeunes, et rendre gaî le mauvais temps... Mais qu'as-tu donc, Pierre, tn ne m'écoute pas?

PIERRE.

Ah ! Fritz.

FRITZ.

Tu soupires ?

PIERRE.

Je suis amoureux.

FRITZ.

Pas davantage... oh bien ! moi je l' suis toujours, seulement je change de belle en changeant de quartier.

PIERRE.

Tu es bien heureux toi, tu peux commander à ton cœur, moi j'obéis au mien.

FRITZ.

De sorte que tu voudrais guérir de cet amour là ?

PIERRE.

Je le voudrais... mais...

FRITZ.

En bien, marie toi.

PIERRE.

Oui, mais elle n' veut pas de moi.

FRITZ.

Elle en a donc quelqu'autre dans la tête ?

PIERRE.

Non, ell' n' veut de personne, tout l' voisinage est mécontent d'elle, elle a déjà éconduit tous nos jeunes garçons, même les plus riches et les plus beaux.

FRITZ.

Quelle est donc cette coquette ?

PIERRE.

La fille du vieux Jacques. Tell.... elle demeure sous ce chaume isolé avec son père ; ils vivent de ce petit enclos qu'est là auprès.

FRITZ.

Ah çà ! elle a au moins quelques préférences pour toi ?

PIERRE.

Pas plus que pour les autres.

Air : *du déjeûner de garçons.*

Ell' veut m'éviter quand j' la voi,
Ell' m' tourn' l' dos lorsque j' soupire ;
Si j' parle d'amour, elle s' moque de moi,
Si je pleure ell' se met à rire.

FRITZ.

Faut qu' t'ais un malheur prononcé,
Car moi qu'ai fait plus d'un voyage ;
Qui dans tout's les vill's suis passé,
V'là l' premier pays policé
Ou j' rencontre un' femme sauvage.

PIERRE.

Pourtant quequ' fois un petit mot de douceur, un r'gard d'amitié m' faisaient croire qu'ell' commençait à m'aimer, j' m'en allais presque content.. puis quand j' r'venais, ce mot-là n'était plus dans sa bouche, c' r'gard-là n'était plus dans ses yeux... Ah! Fritz, Fritz, pourquoi n'ai-je fait comme toi, j'aurais, de grand cœur essayé de ton état.

FRITZ.

Ah! s'engager, c'est la grande ressource, au régiment nous comptions habituellement quatre amans malheureux par compagnie... enfin, que veux-tu faire ?

PIERRE.

M'en aller, je l'aurais fait déjà depuis long-tems, mais je me disais, si je pars... qui restera près de Marie, pour la

protéger ?.. car si on l'insultait, il n'y aurait plus personne ici pour la défendre.

FRITZ.

Vraiment ?

Il réfléchit.

PIERRE.

Oui, jusqu'ici c'est ce qui m'a retenu, mais maintenant je suis décidé à la fuir...

FRITZ.

Du tout, faut rester. L'inhumaine est-elle au logis ?

PIERRE.

Oui.

FRITZ.

Eh bien ! ça suffit... Fritz se charge de l'affaire, seulement je dois te prévenir qu'il y aura peut-être quelques frais imprévus, et .. (*Frappant sur son gousset.*) tu sais que la bourse du fantassin est légère... Ce que j' t'en dis, c' n'est pas pour moi, parce que je travaille sans honoraires, mais c'est pour satisfaire aux dépenses secrètes.

PIERRE, *lui donnant une bourse.*

Tiens, il y a là-dedans cinquante doublons d'argent.

FRITZ.

Bon, va-t-en.

PIERRE.

Oui, je m'en vas... (*à part.*) pour toujours.

FRITZ, *aux soldats.*

Et vous autres, allez m'attendre là bas.

Air : *de Rossini.*

Ne perds pas tout espoir,
Bientôt je te f'rai voir
Qu'un luron de mon espèce,
Peut bien. en vérité,
Avec un peu d'adresse
Triompher d' la beauté;
Si bientôt l'on te marie
Ce sera grâce à moi.

PIERRE, *tristement.*

D'avance je t' remercie.

FRITZ, *gaîment.*

Mon cher, il n'y a pas de quoi.

FRITZ.

Ne perds pas, etc.

PIERRE.

J'ai perdu tout espoir,
Et tu n' me f'ras pas voir
Qu'un luron d' ton espèce,
J' te dis en vérité,
Puisse malgré ton adresse,
Triompher d' la beauté.

Pierre sort.

SCÈNE VII.

FRITZ, *seul.*

Ne perdons pas de tems, commençons l'attaque.

Air : *Au tems heureux de la chevalerie.*

Nouveau soldat, sous l' drapeau de Cythère
Dès aujourd'hui je prétends m'engager,
Aux bell's ici je déclare la guerre,
Ces combats là ne sont pas sans danger;
De tels enn'mis, pour nous ont tant de charmes,
Qu'en triomphant on succomb' les premiers!
Et les vainqueurs à qui l'on rend les armes,
Sont bien souvent ceux qu'on fait prisonniers.

Voyons mon général, comment vas-tu t'y prendre?... je ne sais pas trop... c'est égal, livrons la bataille... je ferai mon plan de campagne après... Frappons.

il frappe.

SCÈNE VIII.

FRITZ, MARIE.

MARIE.

Qui vient ici?

FRITZ.

Un voyageur fatigué de la route. (*A part.*) Cest elle, diantre, elle a l'œil vif et noir...

MARIE.

Que voulez-vous, soldat?

FRITZ.

Me reposer ici, mamzelle, depuis trois heures je gravis la montagne.

MARIE.

Voici le banc...

FRITZ.

Grand merci... c'est là votre maison ?

MARIE

J'y demeure avec mon vieux père.

FRITZ.

Oh ! oh ! tout seuls.

MARIE.

Tout seuls... que vous faut-il encore ?

FRITZ.

Air : *Passez, passez, votre chemin.* (Romagnési.)

Au pauvre soldat qui voyage
Donnez à boire, s'il vous plait,
Un peu de vin ou de laitage.

MARIE.

Je vais en chercher au châlet.

FRITZ.

Entrons chez vous, fille charmante,
Là je goûterai mieux le vin.

MARIE.

J' vois qu' vot' soif n'est pas bien pressante,
Aussi j' suis ben votre servante;
Passez, passez votre chemin.

FRITZ, *l'arrêtant.*

Même air.

Auprès de vous je n' sais quel trouble
Est venu soudain me saisir,
En vous r'gardant ma soif redouble,
Allons, laissez-vous attendrir;
Vraiment votre beauté m'enchante!
Je voudrais baiser votre main.

MARIE.

Alte là, j' vois qu' monsieur plaisante,
Aussi j' suis ben votre servante !
Passez, passez votre chemin.

Elle se sauve, il veut la poursuivre, elle rentre en lui fermant la porte au nez.

SCÈNE IX.

FRITZ, *seul.*

Eh bien ! je crois quelle m'a fermé la porte... Ah çà ! mais c'est un dragon... oui, mais un dragon d'une singulière espèce.

Air : *De brelan de valets.* (Mais surtout tâchons bien.)

Sans reculer jadis,
Dans plus d'une rencontre ;
Je me suis battu contre
Les dragons d' tous pays ;
J'ai battu dragon Russe,
Dragon Anglais, Suédois,
Dragon Belge, Danois,
Et dragon du roi d' Prusse ;
Mais j' n'ai jamais battu
Un dragon de vertu.

Allons, je m'y suis mal pris avec cette coquette .. il ne lui faut pas de l'amour... on doit la traiter comme elle traite les autres... Elle est fière parce qu'ils ont tremblé devant elle, mais si on l'insultait, comment l'empêcherait-elle ?... elle voudrait alors quelqu'un pour la défendre, c'est ce qu'il faut lui prouver, je le dois à Pierre (*Frappant.*) Frappons de nouveau... La belle, la belle.

il frappe très-fort.

MARIE, *à la fenêtre.*

C'est encore vous, qui vous retient ici ?

FRITZ.

Ouvre-moi, je le veux...

MARIE, *avec ironie.*

Quel ton !... vous vous moquez... la porte est fermé au

verrou, ainsi, croyez-moi, remettez-vous en route... n'attendez pas la grande chaleur...

Passez, passez, votre chemin.

Elle ferme la fenêtre.

FRITZ.

Ah! tu crois être en sûreté là-haut, c'est ce que nous allons voir... précisémeut j'apperçois là-bas mes amis de voyage. Holà! eh! par ici, par ici vous autres.

SCÈNE X.

FRITZ, Soldats.

CHŒUR.

Air : *d'Alex. Piccini.*

Accourons tous ensemble,
Notre chef nous rassemble
Au nom d' l'autorité
Que lui donn' sa gaîté!
Accourons tous ensemble, etc.

FRITZ.

Amis, au départ, j'ai été nommé par vous le guide joyeux de la troupe, vous m'avez juré fidélité et obéissance, sur mon violon; or donc, avancez tous, il s'agit d'exécuter un projet que je viens de concevoir. Mais on pourrait nous entendre... (*il leur parle bas.*) Vous comprenez. Surtout, faites plus de bruit que de mal... allez...

CHOEUR.

Devant nous qu' chacun tremble,
Amis, courons ensemble
Au nom d' l'autorité
Que nous donn' la gaîté!
Devant nous qu' chacun tremble, etc.

Il sortent.

(*A la cantonnade.*) C'est ça... détachez vos chevaux et conduisez-les dans le verger... n'ayez pas peur, arrachez les planches.. bien, maintenant chassez les vaches et les chèvres... encore... ah! comme elles se sauvent!.. bon, entrez dans la maison par la fenêtre de derrière... v'là ce que c'est... et moi... en faction... vîte, ma ronde du régiment pour égayer tout ça.

il s'accompagne sur son violon.

Air : *De la ronde de la ferme et le château.*

C'est un amphigouri moderne,
Oyez, messieurs, écoutez bien!
L'auteur est messire Holophèrne,
C'est du nouveau donné pour rien. (*bis.*)

SCÈNE XI.

FRITZ, MARIE.

MARIE, *d'un air effrayé, sortant de la chaumière.*

J' vous en prie monsieur le militaire,
Daignez appaiser vot' colère.

(*Parlé.*) Et si c'est pour ce vin que j' vous ai refusé, tout-à-l'heure je vous en demande pardon... et maintenant si vous voulez entrer dans ma chaumière, vous pourrez y boire tout à votre aise, vous et vos amis.

FRITZ.

Laisse-donc, est-ce que j'aurais besoin de ta permission maintenant Courage, vous autres.

Vous pouvez tout ravager sans danger,
Et toi, retiens-bien ça, ma chère;
Près des moutons faut toujours un berger, (*bis.*)
Sans ça le loup vient les manger.

Même air.

MARIE.

Se conduire ainsi... quelle audace?
Il faut être bien inhumain.

FRITZ.

C'est ainsi que cela se passe
Dans la Pologne ou l'Empire romain.

MARIE.

J' vous en pri', monsieur l' militaire,
Daignez appaiser votre colère.

(*Parlé.*) Et si c'est pour le baiser que je viens de vous refuser, tenez, embrassez-moi.

FRITZ, *lui repoussant la main.*

Allons-donc, est-ce que je ne pourrais pas t'embrasser dix fois de force, si je voulais... ah! dam, la jeune fille, pourquoi n'as-tu pas un mari pour te défendre? Courage, vous autres.

Finissant l'air.

Vous pouvez tout ravager sans danger,
Et toi, retiens bien ça, ma chère!
Près des moutons faut toujours un berger,
Sans ça le loup vient les manger.

Il répond chaque ritournelle sur son violon.

(*il entre dans la chaumière.*)

SCÈNE XII.

MARIE, *seule.*

Il m'a repoussée... je suis seule; personne pour me défendre... si j'allais prévenir mon père...Mais que ferait-il, lui, faible vieillard, contre ce soldat?.. que devenir! pas un défenseur.

Air : *De la chambre à coucher.*

En vain ma voix appel' toujours,
Personn' ne vient à not' secours;
Ah! malheureuse, hélas! ici,
Nous n'avons donc plus un ami?

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, PIERRE, *avec un paquet au bout d'un bâton.*

MARIE.

Pierre peut-être
Nous sauv'rait d'là!
Ou peut-il être? (*ter.*)

PIERRE.

Mamzell', me v'là.

MARIE.

Même air.

Comment! tu pars, tu fuis ces lieux!
Où vas-tu donc?

PIERRE.

Loin de vos yeux.

MARIE.

Mon pauvre Pierre, tu ne m'aim's donc plus!
Apprends qu' sans toi, nous somm's perdus;
On va tout prendre.

PIERRE.

En c' cas, j' rest' là
Pour vous défendre.

MARIE.

Pour nous défendre ! (*bis.*)

PIERRE.

Après je m'en vas.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes FRITZ, *sortant de la chaumière avec quelques soldats.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

7 Air : *Prince, la voix de la patrie.* (Wallace.)

PIERRE.

Ma surprise est extrême !
O ciel ! qui l'aurait jamais dit,
Quoi ! c'était Fritz !

FRITZ.

Oui, Fritz, lui-même
Qui faisait ici tant de bruit.

PIERRE.

Sur le terrain, vîte, suis moi, traître.

FRITZ.

Moi je le veux le bien, ça m'est égal.

PIERRE.

Tu vas apprendre à me connaître.

FRITZ, *à part.*

Surtout ne lui f'sons pas trop de mal. (*bis.*)

ENSEMBLE.

FRITZ ET LE CHOEUR.

Pas tant d' colère,
Tu n' peux rien faire !
Pour me punir
J' ris d' t'on injure ;
Tes cris, j' te l' jure,
N' me f'ront pas fuir.

PIERRE.

Ah ! téméraire ;
Crains ma colère !
Faut en finir,
De cette injure !
Mon bras, j' te l' jure,
Va te punir.

MARIE.

D' c' téméraire !
Crains la colère ;
J' dois te r'tenir,
Car d' c't injure !
Son bras, j' te l' jure,
Pourrait t' punir.

Ils sortent avec les soldats.

SCÈNE XV.

MARIE, *seule.*

Eh bien ! ils partent ; si je courais moi-même... O ciel ! il n'est plus tems... Pierre revient... comme mon cœur bat...

SCÈNE XVI.

MARIE, PIERRE.

MARIE, *courant à lui.*

Pierre, tu es blessé ?

PIERRE, *cachant sa main.*

Non, non, mamzelle, c' n'est rien.

MARIE, *lui prenant la main.*

Si, je vois du sang.

PIERRE.

Ce n'est rien, ce n'est rien, je vous dis... tout ce qui me fait souffrir, c'est l'idée d'avoir eu le dessous, et encore il semblait me ménager.

MARIE.

Mon pauvre Pierre, console-toi, ta présence seule nous a sauvés... tiens, les vois-tu qui s'éloignent.. ils emmènent leurs chevaux... ils font rentrer le bétail... ils referment la palissade. Ah ! Pierre, c'est à toi... c'est à ton courage que nous devons tout cela.

PIERRE.

Que je suis heureux.

MARIE.

Mais tu as peine à te soutenir, eh bien! tiens, viens t'asseoir sur le banc, et pour t'appuyer, mets ta main là... veux-tu.

ils vont au banc s'asseoir.

PIERRE.

Ah! oui, mais soyez tranquille, ma blessure est légère... le sabre n'a fait qu'effleurer.

MARIE.

Tu mens, c'est pour me rassurer... donne ta main, je voudrais l'envelopper, mais je n'ai rien... ah! ce mouchoir.

Elle prend le mouchoir qu'elle a sur le cou, et le noue au poignet de Pierre.

PIERRE.

Je vous remercie, mamzelle!

MARIE.

Souffres-tu encore?

PIERRE.

Presque plus.

ils se lèvent.

MARIE.

Eh bien! comme tu me regardes donc?

PIERRE.

C'est que je m'étonne de vos soins.

MARIE

Tu me parles comme ça parce que tu m'en veux, je le vois.

PIERRE.

Vous en vouloir, mamzelle!

MARIE.

Ah! c'est plutôt moi, qui ne suis pas digne de ton dévouement.

PIERRE.

V'là la première fois qu' vous m' dites ça, je vois bien

pourquoi... c'est qu' vous croyez me d' voir de la reconnaissance.

MARIE.

Non... non... ce n'est pas cela... (*tendrement.*) ce que je sens, je n' l'avais jamais éprouvé... (*elle lui met la main sur son cœur*) tiens, ça part de là.

PIERRE, *retirant sa main.*

Vous, vous... m'aimer... est-ce que c'est possible? je m'rappèlle encore c' que vous m' disiez hier... « Pierre, je ne t'aimerai jamais. » C' mot-là voyez vous, il est là... je ne l'ai pas oublié... aussi, j' pars, j' m'en vais.

MARIE, *le retenant.*

Arrête.

PIERRE.

Pourquoi? puisque j' n'ai plus d'espoir... car enfin c'te lettre que j' vous avais écrite, y avez-vous seulement répondu... vous ne l'avez peut-être pas lue... j' parierais que vous ne l'avez plus.

MARIE, *tirant un billet de son sein.*

Tiens.

PIERRE.

C'est pas ma lettre, mam'selle... elle n' s'rait pas là...

MARIE, *lui donnant.*

Lis.

PIERRE, *la prenant.*

Qu'est ce que c'est que ça?

MARIE.

Lis donc, je t'en prie...

PIERRE.

Attendez... c'est que j' n'y vois plus... il faut que j'essuie mes yeux... (*il lit.*)

» Pierre, »

Eh! bon... mais c'est votre écriture...

MARIE.

Continue...

PIERRE, *lisant.*

« Je viens de réfléchir à ma conduite passée envers toi, » que de fois n'ai-je pas répondu à tes prévenances par un » dédain moqueur... payé tes soins par de l'ingratitude j'é- » tais coquette ; je me faisais un jeu de te tourmenter, alors » tu pleurais... (*il s'arrête.*)

MARIE, *continuant.*

« Moi je me sauvais en chantant... j'étais contente de t'af- » fliger... maintenant j'en suis fâchée... car j'ai consulté » mon cœur, et j'ai senti que si tu partais, je serais mal- » heureuse parce que je crois que... je...

PIERRE.

Eh bien ! mais ce n'est pas fini.

MARIE.

Non je m'étais arrêtée là...

Air : *Il reviendra.* (Romagnési.)

Ce que j'n'osais pas écrire
Maintenant j' l'avou' sans effort,
C'était d' l'amour.

PIERRE.

Que v'nez vous d' dire.

MARIE.

Eh bien ! veux-tu partir encor ?

PIERRE.

Non.

MARIE.

Mais ta main ?

PIERRE.

Elle est guérie.

MARIE.

Donne-la moi !
Tiens, voilà celle de Marie,
Elle est à toi.

ENSEMBLE

Elle est à toi. / moi.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, FRITZ, TELL, Soldats.

FRITZ, *amenant Tell par la main.*

C'est ça ; maintenant la bénédiction paternelle et qu'il

n'en soit plus question... eh bien... vous avez encore peur de moi... quel mal ai-je fait ici ?... Pierre, tu allais partir... J'ai ravagé le verger, elle t'a rappelé.... j'ai enfoncé les portes.... elle t'a estimé.... j'ai vidé les bouteilles... elle t'a aimé, enfin je t'ai donné un petit coup de seconde et elle va t'épouser... de quoi vous plaignez-vous ? toi, Pierre, maintenant tu vas être heureux... jeune fille, vous aurez un défenseur...vieillard, vous verrez un jour vos petits enfants... (*bas à Pierre.*) Je te disais bien que tu n'y entendais rien. (*haut.*) Quant aux dommages, tiens cette bourse contient 50 doublons d'argent tu m'entends; maintenant, ami, la main, et vous, Marie, le baiser du départ. (*il l'embrasse.*)

Air : *Nouveau d'Heudier, ou : amis, voilà la riante semaine.*

Par mes refrains abrégeant le voyage,
Pour m'égayer j' chantais en arrivant ;
Vous êtes heureux, je n'en veux pas davantage,
Et gai soldat je repars en chantant,
Ah ! que ne puis-je en prolongeant ma ronde,
Vrai messager de bonheur et d'amour,
Porter ainsi la joie autour du monde ;
Et d'un bienfait marquer chaque séjour.

Air : *Nouveau d'Heudier, ou : de la marche des Frères de Lait.*

Au son
Du violon,
Joyeux compagnons,
Vîte, partons ;
P't êtr' ben qu' dans un autre village ;
Une fille sauvage,
Un pauvre amoureux
Nous attend'nt pour être heureux.

Il se met à la tête des soldats, en jouant du violon, et défile avec eux sur la montagne, pendant le couplet suivant.

MARIE, *au public.*

Vous, tous qui, ce soir
Ět's venus nous voir,
Qu'un bienfait marque aussi chez nous votre passage !
Par votre suffrage,
Ah ! messieurs, comme eux,
Daignez faire des heureux.

FIN.

Le Libraire Duvernois, cour des Fontaines, n°. 4, et passage d'Henri IV, n°s. 12 et 14; est Editeur d'un très-grand nombre de pièces de théâtre.

Extrait du catalogue des pièces nouvelles dont il est Editeur.

Les Femmes de Chambre, vaudeville de M. Sewrin.
Nicolas Remi, vaudeville du même auteur.
M. Barbe Bleue, vaudeville de MM. Dupin et Varner.
Le Mort Vivant, vaudeville des auteurs des *Frères de Lait*.

PIÈCES DE M. SCRIBE.

L'Ecarté, ou un Coin du Salon.
Le Bon Papa, ou la Proposition de Mariage.
La Loge du Portier.
Le Menteur Véridique.
La Maîtresse au Logis.
L'Intérieur d'un Bureau, ou la Chanson.
La Pension Bourgeoise.
Leicester, ou le Château de Kénilworth.

a

